



Jean-Louis Fournel
Jean-Claude Zancarini

MACHIAVEL

Une vie en guerres

PASSÉS/COMPOSÉS

Machiavel

Des mêmes auteurs

- Guicciardini, *Avertissements politiques [Ricordi]*, édition traduite et commentée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Le Cerf, 1988.
- Savonarole, *Sermons, écrits politiques et pièces du procès*, édition traduite et commentée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Seuil, 1992.
- Guicciardini, *Histoire d'Italie, 1492-1534*, édition établie par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Robert Laffont, 1996.
- Guicciardini, *Écrits politiques*, édition traduite et commentée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, PUF, 1997.
- La Politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Edizioni dell'Orso, 2002.
- Les Guerres d'Italie. Des batailles pour l'Europe, 1494-1559*, Gallimard, 2003.
- La Grammaire de la république. Langages de la politique chez Francesco Guicciardini (1483-1540)*, Droz, 2009.
- Machiavel, *Le Prince*, édition traduite et commentée par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, PUF, 2000 ; édition revue et corrigée, PUF, « Quadrige », 2014.
- Machiavel, *Discursus florentinarum rerum et autres textes politiques*, traduction, introduction et notes de Jean-Claude Zancarini, Chemins de traverse, 2015.

Jean-Louis Fournel
Jean-Claude Zancarini

Machiavel

UNE VIE EN GUERRES

PASSÉS / COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3010-0

Dépôt légal - 1^{re} édition : février 2020

© Passés composés / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Introduction.....	9
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE. LE SECRÉTAIRE FLORENTIN

Préambule.....	29
Chapitre 1. Florence en danger.....	41
Chapitre 2. Les enseignements de César Borgia.....	51
Chapitre 3. « Rouvrir le temple de Mars ».....	77
Chapitre 4. Le fondement de l' <i>ordinanza</i> : des faits à la loi.....	103
Chapitre 5. La légation en Allemagne.....	115
Chapitre 6. Machiavel sur le front pisan.....	141
Chapitre 7. Florence prise entre la France et le pape.....	155
Chapitre 8. La fin d'une république.....	177

DEUXIÈME PARTIE. ÉCRIRE APRÈS, À L'ÉCART, ENSEMBLE

Chapitre 9. Révocation, condamnation, prison... et écriture.....	201
Chapitre 10. <i>Le Prince</i> : un texte unique, un savoir singulier, une occasion ratée.....	215
Chapitre 11. « Je suis devenu inutile à moi-même ».....	241
Chapitre 12. Le choix de Rome.....	251

Machiavel

Chapitre 13. Parler ensemble : dire la république et la guerre.....	261
Chapitre 14. Entre Rome et Florence : conflits, fortune et hommes illustres	281
Chapitre 15. L'Art de la guerre	299
Chapitre 16. Dans les jardins des Rucellai, et ailleurs	323

TROISIÈME PARTIE. ESPOIRS DE RÉFORME
ET ÉCRITURES DE L'HISTOIRE

Chapitre 17. Le pari républicain.....	335
Chapitre 18. Mission auprès des frères mineurs et naissance d'une amitié	357
Chapitre 19. Histoires florentines.....	367

QUATRIÈME PARTIE. AGIR « SANS JAMAIS S'ABANDONNER »

Chapitre 20. Retour aux affaires	395
Chapitre 21. Machiavel en scènes.....	415
Chapitre 22. Combattre pour la liberté de l'Italie	441
Chapitre 23. Fin de partie	471
Épilogue	499
Notes.....	503
Bibliographie	577
Index.....	601
Table des cartes.....	609

INTRODUCTION

L'état de guerre et le laboratoire florentin

« Du plus loin que je me souviens, soit on a *fait* la guerre, soit on en a *parlé* ; maintenant on en parle, d'ici peu on la *fera* et, quand elle sera finie, on en *parlera* de nouveau, si bien qu'il ne sera jamais temps de rien *penser*¹. » Machiavel écrit ces mots le 3 janvier 1526, à la fin d'une lettre à son compatriote et ami Francesco Guicciardini. Ici, comme souvent, il mêle des sujets personnels (la mort en couches d'une parente, la question de la dot des filles de Guicciardini, la préparation d'une représentation d'une comédie...) avec une analyse sophistiquée de la situation internationale moins d'un an après la défaite des armées françaises à Pavie, et au moment du traité de Madrid entre François I^{er} et l'empereur Charles Quint.

Machiavel a alors 56 ans (il est né le 3 mai 1469) et en avait donc 25 quand commencèrent les « guerres d'Italie », 29 quand il fut élu à la chancellerie, à savoir environ l'âge auquel on commence à entrer en politique dans la Florence républicaine. Il appartient à une génération marquée par la guerre, à ces citoyens qui ne connurent pas d'autre état des choses, pas d'autre « qualité des temps », pour reprendre une expression qui lui est chère. La politique et la guerre donc, indissociables, puisque faire de la politique, c'est d'abord faire la guerre (il faut bien assurer la permanence de l'État) et que faire la guerre est devenu la condition et le cœur de la politique, puisqu'il n'y a pas de survie possible de la communauté sans pensée efficace des nécessités de la guerre.

La compréhension de la situation extrême de la cité, la conscience douloureuse que le régime républicain est « corrompu » (à savoir qu'il est rongé de l'intérieur par un mal endémique, sans nécessaire connotation morale), l'attention constante à l'articulation entre politique actuelle et histoire immédiate et, enfin, la perception d'une urgence radicale et permanente, voilà ce qui définit un « état de guerre » et voilà ce qui est le socle de l'écriture machiavélienne, mais aussi de toute écriture politique dans la Florence des guerres d'Italie. En effet, l'arbre Machiavel ne doit pas dissimuler la forêt des auteurs qui écrivent et pensent la politique de ce temps. Machiavel est sans aucun doute le plus important de ceux-ci, mais il n'est que *l'un* de ceux-ci. Dans ce qui se configure comme un véritable « laboratoire florentin », les citoyens mettent chaque jour leurs analyses à l'épreuve de l'histoire en train de se faire – et de celle dont ils ont hérité. Il est dès lors difficile de distinguer dans l'écriture la politique et l'histoire. La première est l'horizon de la seconde, et la seconde la pierre de touche de la première : sans l'injonction politique à sauver la cité, il n'est pas de conception crédible de l'écriture de l'histoire ; sans la possibilité de comparaison entre les temps et sans la mobilisation d'un capital d'expérience, transmis directement ou à travers la lecture des Anciens, il n'est pas d'élaboration crédible du discours sur la cité. C'est bien là ce qui fait de Florence une sorte de laboratoire dans lequel émergent des pratiques et des discours politiques inédits, dépendant d'une pensée du conflit, intérieur autant qu'extérieur. Cette réflexion répond à un double impératif : la maîtrise du gouvernement et la sauvegarde d'un régime. Le microcosme florentin, perpétuellement menacé de désagrégation en ces temps troublés, conduit ainsi à l'élaboration, par Machiavel mais aussi par d'autres, d'une nouvelle grille d'évaluation des situations et des décisions à prendre. Et d'ailleurs, comme dans les expériences de laboratoire, les résultats essaieront et seront repris, approfondis, déclinés par la suite en Europe, point de départ d'une nouvelle saison de la pensée politique dont Machiavel devint la figure iconique, ce qui n'est pas sans effet sur la lecture de ses textes.

Introduction

Si l'état de guerre nécessite et nourrit de nouveaux savoirs et de nouvelles façons de faire (ces *modi*, mot-outil empirique omniprésent chez Machiavel), c'est d'abord parce que les contemporains ont eu très vite le sentiment que les temps de la politique étaient bouleversés par la nature des guerres nouvelles depuis la fin de l'été 1494. Les campagnes sont plus rapides et plus violentes : les contemporains sont frappés par le rythme, l'intensité et les effets des combats. On meurt plus et plus vite, dans ces conflits. Dans les batailles, les morts se comptent par milliers et non plus par centaines. De nombreux massacres pour l'exemple et la fréquente mise à sac des villes sont également les traces d'une brutalisation de la guerre. Des États florissants, tel le duché de Milan, l'un des plus riches de l'Europe d'avant 1494, sortent de ces décennies de guerre ruinés. Rien de surprenant donc à ce que cette situation soit lourde de conséquences sur la façon de concevoir les liens, les relations, les hiérarchies au sein de la société politique et notamment au sein d'une société républicaine comme Florence, où la complexité de l'architecture institutionnelle, la rotation rapide des principales charges publiques et le recours aux assemblées de citoyens nourrissent potentiellement une instabilité politique chronique et une faiblesse militaire endémique. On ne peut pas dire et penser de la même façon la république dès lors que celle-ci peut mourir.

Francesco Guicciardini, dans un de ses premiers écrits (ses *Storie fiorentine*, « histoires florentines », écrites en 1508 et destinées à rester dans le secret des archives familiales), décrit ainsi la « descente » du jeune roi de France, Charles VIII, qui ouvre les guerres d'Italie en passant le col du Mongenèvre, le 2 septembre 1494 : « Avec le roi Charles était entrée en Italie une flamme, une peste, qui non seulement changea les états mais les façons de les gouverner et les façons de faire la guerre². » À commencer par Florence. La « descente » de Charles VIII provoque au passage la révolte de Pise contre Florence, puis un changement de régime dans la République florentine. Les Médicis sont chassés de la cité et une nouvelle république, fondée sur un Grand Conseil de 3 000 membres, est instaurée. Les nouvelles institutions florentines sont inspirées largement par les sermons de

Savonarole, le prédicateur dominicain qui aspire à réformer la cité pour mieux étendre ensuite cette réforme à l'ensemble de la chrétienté. Guicciardini, alors jeune avocat, qui n'a pas encore engagé la brillante carrière politique qui sera la sienne, saisit ici d'emblée que rien ne peut plus être comme avant, dès lors que les nouvelles guerres modifient territoires et formes des conflits, des États et des régimes en place. Un nouveau nœud entrelace indissolublement trois questions : le territoire, le gouvernement et la guerre. La guerre ne se limite pas à la prise de quelques forteresses et à de menus déplacements de frontières, au fil de campagnes courtes où l'on ne combat que quelques semaines, au printemps ou en automne. Les campagnes durent toute l'année, y compris en hiver et en plein été. La guerre touche le cœur de l'État et peut faire s'écrouler un régime solidement installé : les Florentins, en novembre 1494, puis les Napolitains, en février 1495, en font l'expérience. Entre 1494 et 1530, l'Italie est ainsi parcourue par les armées des « barbares » d'outre-monts, qu'ils soient espagnols, suisses, français ou allemands, sans même parler de la menace turque qui continue à peser notamment sur les côtes méridionales de la péninsule et sur les frontières orientales de la république de Venise. Dans la tourmente, des États sont pris et repris, comme le duché de Milan, tour à tour contrôlé par les Français, par les Suisses ou par ses propres ducs (les Sforza), avant de devenir en 1536 une possession directe de la couronne espagnole ; certains disparaissent vite, comme le royaume de Naples, qui passe sous le contrôle de l'Espagne dès 1503. D'autres petits états italiens passent peu ou prou sous l'influence de puissances étrangères. Et, à la fin, la *pax hispanica* s'impose à la péninsule.

Mais Machiavel ne connaîtra que les prémices de cette « pacification » uniforme sous domination ibérique, puisque le processus des guerres d'Italie, dans un premier temps, conduit la France et l'Espagne à se partager les zones d'influence (en gros, pendant trente ans, les Français au nord – en Lombardie, au Piémont, en Ligurie, à Ferrare – et les Espagnols au sud – à Naples et en Sicile). Une telle situation prévaut jusqu'à la bataille de Pavie, en février 1525, une des plus grandes catastrophes de son histoire

Introduction

militaire pour le royaume de France, et jusqu'au sac de Rome, le 6 mai 1527 – bref, pendant toute l'existence de Machiavel, qui meurt le 21 juin 1527. C'est justement le moment précis de ce basculement dans les années 1525-1527 (tournant définitif, mais les acteurs évidemment n'en savent rien...) que saisit la missive par laquelle nous avons commencé.

Faire, dire et penser la guerre

À partir de 1494 s'imposent trois exigences dans la réflexion politico-militaire : dire ce qui se passe (le mettre en récit), identifier des responsabilités (faire émerger une causalité), envisager les bonnes façons de répondre à cette « qualité des temps » (proposer des solutions politiques et, surtout, militaires). L'expérience de la guerre s'inscrit dans une continuité et cette expérience sature la mémoire : voilà bien un des sens de ce que Machiavel entend signifier dans la phrase citée en ouverture. Au passage, il énonce un autre point crucial en posant qu'il existe trois façons de faire face à la guerre : la mener, en parler et la penser. Dans la conjoncture catastrophique du début de l'année 1526, entre la bataille de Pavie et le sac de Rome, alors que se dessine la possibilité d'une sujétion radicale de toute la péninsule aux Impériaux, la sentence tend à présenter ces trois phases comme successives, comme s'il était impossible de composer les temps de l'action (faire), de la discussion (parler) et de la réflexion (penser). Il convient toutefois de faire la part ici du mélange d'amertume et d'ironie qui conduit Machiavel à ce constat car, au fond, les trois choses ne sont pas hétérogènes et ne relèvent pas d'alternatives strictes. C'est d'ailleurs ce que, tout au long de sa vie, il va s'employer à mettre en place : retrouver une maîtrise du temps de la guerre qui permette de la penser pour mieux la conduire, en ancrant notamment sa réflexion dans les faits constatés mais aussi dans ses échanges avec des figures de la vie politique qui appartiennent à la même génération que lui.

Une des premières exigences est de comprendre ce qui s'est passé, pourquoi le bouleversement a eu lieu, quels en sont les premiers responsables. Cette recherche d'explication est d'autant plus décisive que Machiavel sait qu'il sera malaisé d'arriver à un consensus dans la recherche d'une explication et dans cette recherche d'une forme de rationalité de la guerre. L'expérience politique et l'expérience de pensée dans lesquelles il s'est engagé sont donc également des actes d'ordre militant : il prend parti, dénonce et propose. Les mesures envisagées seront aussi nouvelles que la crise à laquelle elles répondent et les solutions auront la même radicalité que la catastrophe : c'est le délitement de la communauté des États italiens, le degré avancé de la corruption (renvoyant surtout à la destruction du système politique traditionnel de l'intérieur) et la fin de l'équilibre mis en place au fil du Quattrocento qui autorisent, légitiment et rendent aussi possibles que nécessaires les interventions de Machiavel ou de ses semblables. Les explications sont, pour Machiavel, de deux ordres : d'un côté, le recours aux mercenaires et l'absence d'une organisation militaire appropriée ; de l'autre, les manquements de ceux qui sont à la tête des États.

Pour ce qui est de la première, Machiavel pose ainsi que

l'Italie étant presque tombée entre les mains de l'Église et de quelques républiques, et les uns étant prêtres et les autres des citoyens ayant pour habitude de ne rien connaître aux armes, ils commencèrent à prendre à leur solde des étrangers. Le premier à donner quelque réputation à cette milice fut le Romagnol Alberico de Cunio : et à cette école allèrent entre autres Braccio et Sforza, qui en leur temps furent les arbitres de l'Italie. Après quoi, vinrent tous les autres qui, jusqu'à notre temps, ont gouverné ces armes : et la fin de leur vertu fut que l'Italie a été parcourue par Charles, pillée par Louis, forcée par Ferdinand et outragée par les Suisses³.

La démonstration historique rapide de Machiavel montre déjà le lien entre le régime politique en vigueur et la question militaire : comment faire renaître des citoyens-soldats à la romaine ?

Pour ce qui est de la seconde cause, Machiavel ajoute la remarque suivante :

Introduction

celui qui disait que nos péchés en étaient cause disait la vérité ; mais ce n'étaient pas du tout ceux qu'il croyait, mais ceux que j'ai racontés ; et puisque c'étaient là péchés de princes, ils en ont souffert les peines eux aussi.

L'allusion aux « péchés » porte clairement sur les sermons de Savonarole, sans que celui-ci soit nommé expressément. Le prier du couvent de San Marco montait en chaire presque tous les jours en novembre et décembre 1494 pour expliquer que la guerre était causée par « les péchés des Florentins » et fournir à ses auditeurs, qui se pressaient pour l'écouter dans l'enceinte du Dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs, une première lecture, en direct ou presque, des événements étranges qui se succédaient⁴. Mais Machiavel, tout en reprenant à son compte la force de la condamnation éthique (c'est bien de « péchés » qu'il s'agit, de fautes majeures donc), la déplace vers un espace strictement politique et laïc en renvoyant à l'action des princes italiens. Haro donc sur ceux qui sont responsables du désastre des guerres d'Italie, parce qu'ils détiennent le pouvoir dans les États de la péninsule. Aux yeux de Machiavel, c'est l'ensemble d'une classe de gouvernement qui a failli et s'est montré parfaitement incapable de s'adapter aux temps et aux impératifs nouveaux. On tient là une des composantes majeures de la pensée politique florentine de ce temps : tous ceux qui écrivent sur la république et la guerre ont écouté Savonarole, même s'ils ne l'ont pas vraiment aimé, comme c'est le cas pour Machiavel ; nombre d'entre eux ont partagé le diagnostic du prédicateur, sans adhérer nécessairement aux solutions qu'il avance ; beaucoup ont compris que l'impensé du discours religieux dominicain – la question de la force en politique – devait être au cœur de leur réflexion sur la violence propre aux États et aux temps incertains de la guerre ; tous, enfin, s'accordent pour affirmer que Florence est entrée dans une nouvelle époque. Les règles et les solutions de jadis et de naguère ne sont plus adaptées aux temps nouveaux.

L'idée de la responsabilité politique et militaire des princes italiens devient d'ailleurs récurrente dans l'œuvre de Machiavel comme dans ses prises de position. En 1521, les dernières pages

de son dialogue sur *L'Art de la guerre* exprimaient avec virulence cette même accusation :

Mais revenons aux Italiens, qui, parce qu'ils n'ont pas eu des princes sages, n'ont pris aucun ordre bon et qui, parce qu'ils n'ont pas connu la nécessité qu'ont eue les Espagnols, ne les ont pas pris par eux-mêmes, de sorte qu'ils sont la honte du monde. Mais ce n'est pas la faute des peuples mais bien celle de leurs princes ; et ils en ont été châtiés et ils ont supporté les justes peines de leur ignorance en perdant ignominieusement leurs états, sans donner le moindre exemple de vertu. [...] Nos princes d'Italie croyaient, avant d'avoir goûté les coups des guerres d'outre-monts, qu'il suffisait à un prince de savoir imaginer, dans son cabinet, une réponse acérée, écrire une belle lettre, faire preuve dans ses dits et paroles de finesse et de promptitude, de savoir ourdir une ruse, se parer de joyaux et d'or, dormir et manger avec plus de splendeur que les autres, vivre dans la débauche, se gouverner avec avidité et superbe envers ses sujets, croupir dans l'oïveté, donner les grades dans l'armée par faveur, mépriser quiconque leur eût montré quelque louable chemin, vouloir que leurs paroles fussent autant d'oracles ; et ils ne se rendaient pas compte, les malheureux, qu'ils se préparaient à être la proie de quiconque les attaquerait. De là naquirent, en 1494, les grandes épouvantes, les soudaines fuites et les miraculeuses défaites ; et ainsi, trois très puissants États d'Italie ont été plusieurs fois mis à sac et pillés. Mais ce qui est pire, c'est que ceux qui nous restent demeurent dans la même erreur et vivent dans le même désordre⁵.

La radicalité des faits et de leurs effets explique comment l'état de guerre bouleverse la façon de penser et de faire la politique. Il faut trouver une composition entre l'action et la réflexion, entre faire et dire : ce n'est pas en l'occurrence une option mais une nécessité. Dans une lettre à Guicciardini du 21 octobre 1525, Machiavel écrivait encore : « Je me défoule⁶ en accusant les princes qui ont tout fait pour nous conduire jusqu'ici. » Machiavel dans ses actes comme dans ses textes – voire, à chaque fois qu'il le peut, en même temps dans ses actes *et* dans ses textes – s'emploie à dépasser la situation de crise ouverte par l'état de guerre ; et c'est bien de cela qu'il faut repartir pour tenter de comprendre son œuvre-vie.

Les écritures et l'œuvre-vie d'un républicain

Quand la République est menacée de mort si l'on n'agit pas, tout discours politique se doit d'être à la fois vrai et efficace, d'où l'appel du chapitre xv du *Prince* à préférer la « vérité effective de la chose », aux dépens de « l'image qu'on en a ». Ce qui compte, ce sont les effets de ce que l'on dit et de ce que l'on écrit : Savonarole avait déjà transformé sa parole simple, immédiate et directe en arme et ne cessait de critiquer les mots brillants des « sages de ce monde ». À Florence, durant ces années-là, les mots sont prononcés ou couchés sur le papier pour être partie prenante de l'action. Savonarole monte en chaire autant que de besoin pour délivrer ainsi aux Florentins une explication de l'actualité brûlante.

Machiavel a appris ce poids des mots tout au long des années de travail à la chancellerie. Il ne cesse d'écrire au service de la République, avec la même vitesse et, parfois, la même violence que celles qui caractérisaient ces nouvelles guerres. De son pupitre de la chancellerie, au cœur du Palazzo Vecchio, ou depuis des logis de fortune au fil de ses nombreuses missions diplomatiques, comme depuis sa maison de campagne, il rédige ainsi des centaines de lettres et des milliers de pages, parfois pour élaborer des « œuvres » d'auteur, mais souvent pour transmettre des instructions, réclamer ou donner des informations, avancer quelque conseil ou exprimer quelque avis.

L'écriture pour Machiavel – et pour nombre de ses contemporains qui furent aussi des acteurs de la politique républicaine – fut donc d'abord un instrument de travail, un outil pour dire et comprendre ce qui se passait afin d'agir – et ce longtemps avant la rédaction des œuvres qui firent du Florentin l'un des penseurs majeurs de ce qu'on appelle parfois la modernité politique. C'est bien de la matière en fusion de ces milliers de pages que naquirent *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, entre 1513 et 1518, après la chute de la république du Grand Conseil et le retour des Médicis au pouvoir.

Machiavel écrit avec une rapidité et, souvent, un esprit de synthèse qui échappent à tout plan d'écriture déterminé à l'avance. L'impératif de cette écriture est d'écarter les vieilles façons de parler de politique parce que celles-ci s'avèrent obsolètes pour rendre compte de ce qui est en train d'advenir. Le défaut de compréhension du présent de la guerre devient vite porteur d'une défiance envers l'outil langagier hérité du passé médiéval ou humaniste. L'assurance rhétorique des humanistes, qui n'étaient pas avares de mépris pour les barbares d'au-delà des monts, cède devant la force des armes. Elle est battue en brèche, au même titre que les murailles des cités italiennes sont sapées par les canons de Charles VIII. L'état d'urgence qui pèse tout à coup sur la République contraint les acteurs à recourir à une autre langue plus rapide, plus immédiate, plus efficace. L'état d'urgence va d'abord et avant tout se dire dans une langue quotidienne, la langue vulgaire toscane, et non plus en latin. Mais, surtout, cette langue délaisse les fleurs de rhétorique pour aller droit au but. Le seul enjeu qui vaille est ici de convaincre ceux qui écoutent ou lisent, et d'en convaincre le plus grand nombre pour peser sur les décisions qui seront prises. Savonarole, notent certains de ses contemporains⁷, parle comme un apôtre et non comme un lettré cicéronien. Guicciardini avertit qu'il convient de se méfier de la « douceur des mots » qui peut faire perdre de vue la « nature des choses en vérité » et leurs « effets ». Machiavel, quant à lui, annonce d'emblée, dans la lettre de dédicace du *Prince*, qu'il n'a pas parsemé son texte « de mots ampoulés et magnifiques ou de quelque autre séduction et ornement extrinsèques avec lesquels beaucoup ont coutume d'écrire et d'orner leurs ouvrages ». Cette langue-là est une langue familière mais nourrie aussi des mots du métier d'homme politique que Machiavel a appris « sur le tas » quinze ans durant. Il faut s'intéresser à la vie de ces mots pour comprendre ce qui s'est passé.

Voilà pourquoi nous avons choisi de reprendre pas à pas, pied à pied, l'ensemble des écrits de Machiavel, parce qu'ils sont autant de sources d'une histoire à écrire, et ce, quels que soient

Introduction

leur nature (privée, officielle, littéraire, réflexive), leurs objectifs (interventions conjoncturelles, écriture fonctionnelle, divertissement, historiographie...), leurs formes d'argumentation et l'intertextualité dans laquelle ils s'inscrivent. Dans cette affaire, la relecture suivie de l'ensemble des textes aura pour fil rouge la correspondance, publique comme amicale, de Machiavel, notamment entre 1498 et 1512 puis, de nouveau et différemment, entre 1520 et 1527. Nous ne nous en tiendrons donc pas à une forme de condensation du propos sur un certain nombre d'énoncés privilégiés – souvent les mêmes... – permettant de mettre en scène l'éternel dialogue, par-delà les siècles, au Paradis ou aux Enfers, de Machiavel avec ses « semblables » et ses pairs, penseurs et philosophes de la communauté politique au même titre que lui.

Trouver les mots pour dire l'horizon de mort de la cité ne relève pas d'un impératif cognitif mais d'une nécessité vitale : il faut sauver la *res publica*. Cela implique de reprendre la réflexion sur le *stato* (l'état)⁸ machiavélien, celui qui traite du contrôle des territoires et des populations, celui qui fait de la chose militaire la première manifestation du déploiement de la puissance publique. Et, quand l'expérience politique et militaire s'avère aussi radicale, l'expérience linguistique se doit de l'être tout autant et les *textes* (lettres, dialogues, traités, discours, etc.) en sont des instruments irremplaçables : autant que les documents d'archive, ils participent de la construction d'une rationalisation consciente du politique qui ne relève pas seulement de la théorie, dans la mesure même où elle se doit d'être articulée avec la *vie* politique. Ici, la frontière entre théorie et pratique perd beaucoup de son sens.

Ce livre ne s'adresse donc pas aux lecteurs pressés car il propose une lecture qui n'est pas faite de pièces et de morceaux, une lecture qui revendique une continuité, un ordonnancement, avec un début, différents moments, dont nous tenterons de cerner la spécificité, et une fin. C'est à nos yeux la seule solution pour redonner une épaisseur historique à Machiavel et faire réentendre la voix d'une figure trop souvent ramenée à une suite d'images, de conclusions péremptoires sans ancrage historique et de lieux

communs réducteurs qui enferment l'auteur dans une lecture attendue. Ce qui est pour nous la vie des mots permet de raconter Machiavel en le faisant réentendre, d'où notre choix d'insérer un nombre conséquent de citations dans le récit. Nous considérons, en effet, que c'est là une des meilleures façons de dire Machiavel, son existence et son expérience singulière de savoir et de pratique politiques. La vie des mots, donc, prise au sérieux, ouvre un chemin pour retrouver l'histoire d'un homme et saisir l'historicité de ses propositions, pour mieux en identifier les enjeux (ceux de son temps et ceux qui relèvent de l'*actualité* toujours renouvelée de leur auteur), sans s'enfermer dans les textes et dans une sélection d'énoncés dont l'accumulation suivrait le principe de l'auberge espagnole, où chacun mange ce qu'il avait dans sa besace en arrivant.

Il est peu d'auteurs dans l'histoire des idées et dans l'histoire de la littérature (puisqu'on parle encore ici de littérature en tant que l'écriture de Machiavel propose un usage singulier de la langue et des choix formels mis au service d'une vérité sur l'histoire des hommes) qui ait fait l'objet d'une attention aussi continue et, en même temps, aussi clivante. Depuis cinq siècles, partout, Machiavel a été un enjeu de discussions, d'analyses, de débats infinis, jamais pacifiés. Machiavel est toujours, a toujours été, sera toujours une pomme de discorde, ce qui ne lui aurait sans doute pas déplu. Le philosophe italien Benedetto Croce écrivait au siècle dernier qu'il s'agit d'une question qui ne sera jamais résolue, d'un chapitre qui ne sera jamais refermé⁹. Qu'il suffise de dire qu'on en retrouve des traces manifestes aussi bien chez les néo-conservateurs états-uniens de la fin du xx^e siècle, fascinés par la lecture que fit le philosophe universitaire Leo Strauss¹⁰ de l'œuvre politique du Florentin, que chez les officiers supérieurs de l'armée populaire chinoise¹¹, attentifs à sa pensée militaire, tout comme l'avaient été cent cinquante ans plus tôt les officiers de l'armée du tsar de Russie Nicolas I^{er}¹², suivis en ce sens par leurs lointains successeurs soviétiques, puisque la revue *Voenizdat*, organe de propagande des forces armées, en 1939, considérait *L'Art de la guerre* comme un texte que tout